

Maria Obdulia Luis Gamallo, University of A Coruña, Spain

DOI :10.17951/lsmll.2022.46.1.25-38

***Lettres de Galice* de Prosper-Henri Devos, un voyage vers l'Autre, une quête de soi. Analyse de l'œuvre et de sa traduction en galicien**

Letters de Galice by Prosper-Henri Devos, A Journey Towards the Other, a Search for Oneself. Analysis of a Journey of a Book and its Translation

RÉSUMÉ

Prosper-Henri Devos (1889–1914), écrivain d'origine belge, est l'auteur des *Lettres de Galice*, huit chroniques qui retracent le parcours de l'auteur en terres galiciennes. Dans un premier temps, l'article se centre sur l'analyse de la traduction du français vers le galicien, la technique de traduction utilisée et les problèmes de traduction rencontrés. Dans un second temps, le contenu de l'œuvre est analysé comme une double exploration identitaire, un parcours à caractère bilatéral. La Galice existe dans l'histoire de Devos et la personnalité de l'écrivain se révèle au fil des rencontres, au fur et à mesure du récit du voyage.

La traduction en galicien encourage à son tour ses lecteurs à voyager dans la mémoire de leur pays, tout en étant destinée à rendre au destinataire de la langue cible une copie fidèle de la version originale.

Mots-clés : *Lettres de Galice*, l'Autre, parcours identitaire, traduction

ABSTRACT

Prosper-Henri Devos (1889–1914), a writer of Belgian origin, is the author of *Lettres de Galice*, eight chronicles that recount the author's journey through Galician lands. At first, the article focuses on the analysis of the translation from French to Galician, the translation technique used and the translation problems encountered. Secondly, the content of the work is analyzed as a double exploration of identity, a journey of a bilateral nature. Galicia exists in the history of Devos and the writer's personality is revealed as the encounters take place, as the journey is recounted.

The translation into Galician in turn encourages its readers to travel to the memory of their country, while at the same time it is intended to return to the recipient of the target language a faithful copy of the original version.

Keywords: *Letters from Galicia*, the Other, identity journey, translation

1. La traduction dans les contextes périphériques

Les systèmes culturels forment des ensembles qui se déploient non seulement en termes de logique interne, mais aussi en relation avec un contexte social complexe,

Maria Obdulia Luis Gamallo, Departamento de Letras, Facultad de Filología, Universidade da Coruña, Campus da Zapateira, s/n 15009-A Coruña, mluis@udc.es, <http://orcid.org/0000-0001-8109-4464>

façonné par des dynamiques externes et internes. Dans cette perspective, la traduction est considérée comme un processus de manipulation culturelle, où la question de la fidélité nous semble fondamentale. Le traducteur tire profit de ses connaissances, de son expérience, de son idéologie et de ses convictions les plus profondes pour développer convenablement son travail. Dans ce processus, il y a une théorisation constante et inconsciente pour trouver, parmi les multiples options, celle qui semble la plus appropriée au traducteur.

Claude Tatillon, défenseur de la théorie interprétative ou théorie du sens, soutient que la fidélité au texte source est fondamentale et accorde une attention particulière au destinataire de l'œuvre traduite. Il part des études menées par Jean Delisle qui déclare :

Traduire, [...] c'est avant tout se mettre au service de ses futurs lecteurs et fabriquer à leur intention un équivalent du texte de départ : soit, d'abord, un texte qui livre, avec le moins de distorsion possible, toute l'information contenue dans celui d'origine. Mais traduire, c'est aussi produire un texte duquel il convient d'exiger trois autres qualités : qu'il soit rendu « naturellement » en langue d'arrivée (qu'il « ne sente pas la traduction », dit-on couramment), qu'il soit parfaitement intégré à la culture d'arrivée et qu'il parvienne, par une adroite manipulation de l'écriture, à donner l'idée la plus juste de l'originalité et des inventions stylistiques de l'auteur traduit [guillemets de l'auteur cité] (Delisle, 1993, pp. 14–15).

Dans cette définition, apparaissent les éléments qui, de l'avis de Delisle, sont nécessaires pour réaliser une bonne traduction : prendre en compte le destinataire de l'œuvre, la fidélité au contenu du texte original et le respect des usages linguistiques ou idiomatiques des locuteurs de la langue cible. À cela, s'ajoute la conformité aux réalités socioculturelles et aux aspects stylistiques et rhétoriques qui contribuent à donner au texte traduit sa tonalité.

Le contexte sociopolitique de la langue cible impose un contexte particulier de réception et de production de la traduction. Le galicien¹ étant la langue d'un système littéraire minoritaire, situé dans un contexte géopolitique périphérique, les maisons d'édition et les traducteurs galiciens travaillent plus pour la normalisation du système que pour la réception des œuvres traduites.

La traduction, comme partie intégrante d'une culture, peut être utilisée pour compléter un système littéraire déficitaire. Ainsi, après la Guerre Civile Espagnole, des générations d'intellectuels s'engagèrent pour la défense de la langue et de la

¹ Le galicien (3 000 000 de locuteurs) est la langue romane traditionnellement parlée en Galice, ainsi que dans certaines zones occidentales des Asturies, des provinces de Léon et Zamora et dans trois localités d'Estrémadure. En Galice, il a le statut de langue propre, et est co-officiel avec le castillan, langue officielle de l'État. Le galicien est également utilisé par la diaspora galicienne partout dans le monde. L'idée et la mise en œuvre d'une normalisation officielle du galicien, ont généré confusion et conflits en Galice durant ces dernières décennies. En 2001, un processus de négociation a abouti à la réforme de 2003, actuellement en vigueur.

culture galiciennes. Dans ce processus de récupération, la traduction fonctionna, jusqu'aux années quatre-vingts, comme un élément nécessaire pour rendre son prestige à une langue laissée pour compte, quarante années de dictature franquiste durant. À l'égard d'une langue pour laquelle rien n'est gagné d'avance, au sein d'un système littéraire minoritaire, la traduction joue un rôle normalisateur et prend, au cours des années, des fonctions plus culturelles que linguistiques (Alonso, 2013).

L'analyse de la traduction et l'étude de son fonctionnement reposent sur des théories adaptées aux grands systèmes littéraires européens, qui visent plutôt les intérêts commerciaux de grandes maisons d'édition. Dans les systèmes littéraires minoritaires, où travaillent de petites maisons d'édition, la traduction présente une plus grande diversité culturelle et on traduit ce qui peut être utile au système.

Nous partons du principe que les deux langues de travail, le français et le galicien, bien qu'asymétriques, peuvent exprimer la même chose. Les traducteurs galiciens savent que le galicien est une langue en cours de normalisation, avec moins de registres que la plupart des langues sources. Xoan González Millán a souligné la grande incidence des traductions dans les littératures marginales ou périphériques, dans lesquelles, en revanche, le discours est moins institutionnalisé (González Millán, 1995, p. 67). L'acte de traduction entre deux langues aux statuts inégaux est profondément inéquitable. À la suite d'André Lefevere, González-Millán affirme que la traduction et la réécriture sont les deux versants d'un même processus ou d'une même manipulation culturelle.

Le contexte sociopolitique de la langue cible impose un contexte particulier de réception et de production de traduction. La sélection de certains textes et/ou auteurs est culturelle et/ou idéologique, et les intérêts économiques, bien que non sous-estimés, sont laissés de côté : « Les textes sont choisis en fonction de leur compatibilité avec les nouvelles approches et du rôle supposé innovant qu'ils peuvent jouer dans la littérature d'accueil » (Even Zohar, 1996, p. 61). Grâce aux travaux de chercheurs comme Even Zohar, on commence à placer, dans des littératures minoritaires et moins consolidées, la traduction au centre du système. Le traducteur est un pont essentiel entre les traditions littéraires et joue un rôle de médiateur entre les systèmes littéraires, travaillant fréquemment de manière altruiste. Le traducteur non seulement traduit, mais détient le pouvoir de construire l'image d'un auteur, de son imaginaire et de son idéologie.

Selon Josiane Rieu, la « traduction est un art de l'approximation, où l'important est de ménager des effets analogues, même s'ils ne se trouvent pas exactement au même endroit » (Rieu, 1995, p. 35). Le traducteur est contraint de s'adapter à la dynamique du texte et à sa représentation en images, de sorte que la traduction provoque une émotion identique à l'original. Ce processus comporte s'adapter, d'un point de vue technique et idéologique, au texte et à l'auteur. Le traducteur travaille pour que les lecteurs de l'œuvre traduite comprennent dans l'idéal la

même chose que les lecteurs du texte original, mais, les notes en bas de page, nous rappellent souvent les limites de cet engagement.

2. La traduction

La traduction de *Lettres de Galice* respecte les trois principes élémentaires de toute traduction « fidèle » digne de ce nom : le « vouloir dire » de l'auteur, la langue cible et le destinataire de la traduction. Il s'agit d'une « traduction-érudition » dans la terminologie d'Amparo Hurtado Albir, autrement dit, il s'agit d'une « traduction libre ou du sens, qui s'adressant à un destinataire spécialisé, considère l'original comme un objet d'étude et introduit des commentaires philologiques, historiques »² (Hurtado Albir, 1990, pp. 62–63). La « traduction-érudition » porte l'intention humaniste du chercheur-traducteur qui marque son travail dans l'introduction et les notes de bas de page (ces dernières sont généralement sous réserve de limitations éditoriales).

Les notes de bas de page obéissent généralement à une volonté de fidélité au texte original, à la volonté de rapprocher le plus possible le lecteur de l'œuvre et de supprimer les bruits générés par l'évidente distance spatio-temporelle. Lorsque, entre le texte dans la langue originale et le texte dans la langue cible, il est nécessaire de dépasser les niveaux d'équivalence linguistique et culturelle pour traduire le sens, le traducteur a deux possibilités : interpréter et adapter le texte au récepteur ou rapprocher le lecteur du texte à l'aide des notes de bas de page. Cette deuxième option explique la plupart des notes de la traduction. Celles-ci peuvent masquer l'impuissance du traducteur à résoudre certaines difficultés et à trouver un juste équilibre entre fidélité au texte original et sens.

Notre travail de traduction de *Lettres de Galice* ne fut pas l'objet de nulle contrainte éditoriale dans la forme ni dans les délais de livraison. Cette liberté n'est pas toujours optimale : plus le traducteur a du temps, plus il hésite devant les possibilités de traduction qui s'ouvrent à lui. Le traducteur soumet son travail à une perfection inaccessible, conscient que la qualité de l'œuvre traduite aura des répercussions sur sa réception. En ouvrant de manière indépendante, le traducteur exerce un pouvoir de sélection, de réécriture et d'interprétation, de ce fait une responsabilité éthique envers l'auteur traduit et les lecteurs du texte cible. La traduction est loin de demeurer une activité neutre.

Ainsi que traductrice « amatrice », que ce soit par formation ou par déformation professionnelle, nous prôtons avant tout le littéralisme et la traduction du sens. Dans cette intention, nous fûmes particulièrement attentifs aux nombreux mots ou expressions que l'auteur inclut dans son texte directement en espagnol, la langue de l'Autre. Pourtant, la Galice est une communauté linguistique bilingue ou plutôt diglossique, l'emploi de l'espagnol ou du galicien étant assujéti à des

² Traduction personnelle de l'espagnol.

conventions sociales et économiques. L'espagnol ou langue A étant la langue des classes sociales aisées, minoritaire au sein de la population, le galicien ou langue B, majoritaire, fut traditionnellement reléguée au peuple et au monde rural. De fait, Devos, dans la première chronique, parle du galicien comme de ce « patois » proche du portugais (Devos, 1913, p. 74). Il manifeste à plusieurs reprises son empathie à l'égard du peuple galicien, pourtant leur langue est ignorée, sans doute plus par méconnaissance que par manque d'empathie. D'ailleurs, dans la lettre IV, lorsque le narrateur justifie son choix d'embarquer dans la troisième classe dans le train à Saint-Jacques de Compostelle, il explique : « Il y a bien le rapide ; mais il ne comporte que des premières, et je n'eusse pas consenti à sacrifier aux avantages d'un confortable relatif le plaisir de me mêler à mes Gallegos » (Devos, 1913, p. 79). Même dans la quatrième chronique où Devos se montre le plus empathique envers le peuple galicien, nulle référence à la langue galicienne, aucun mot en galicien dans ses lettres, pas même l'ethnonyme « Gallegos ».

Prosper Henri Devos demeura un excellent traducteur de l'espagnol dans sa langue natale, d'auteurs classiques comme Cervantès et Eduardo Marquina. Par conséquent, la présence des mots et d'expressions en espagnol n'obéit en aucune manière à des problèmes rencontrés lors de son travail de rédaction des chroniques. Bien au contraire, son intention fut sans doute nettement différente.

Récapitulant de façon détaillée la présence de ce vocabulaire en espagnol et de son éventuelle traduction, nous obtenons le tableau suivant :

Tableau 1 : Mots/expressions en espagnol, explication et notes

| Lettre, page | | Texte édition originale | Explication du mot dans le texte (traduction ou explication) | Traduction ou explication du mot/ expression en note en bas de page |
|-----------------------------------|--|-------------------------|--|--|
| I, 73 | | Chicas | | |
| I, 73 et 76 VI, 87 VIII, 93 | | Alameda | | |
| I, 73 | | « Los monarquicos » | | |
| I, 74 | | dom Manoel | | |
| II, 75 | | la calle de Elduayen | | |
| II, 75 | | castillo | | |
| II, 76 | | La Sierra | | |
| II, 76 | | casa de baile | | |
| II, 76 | | chaqueta | | |
| III, 77 | | <i>Madrugada</i> (1) | | (1) La <i>madrugada</i> est la partie de la nuit qui va de minuit au lever du soleil |

| | | | | |
|-------------------------|--|--|-------------------------------|---------------------|
| III, 77 et 78 VI, 89 | | Coches/coche | | |
| III, 78 | | Faroleros | | |
| III, 78 | | calle del Principe | | |
| III, 78 | | Puerta del Sol | | |
| III, 78 | | zarzas | | |
| III, 78 | | chico | | |
| IV, 79 | | Gallegos | | |
| IV, 80 | | Santiago | | |
| IV, 80 | | Ayuntamiento (1) | | (1) Maison de ville |
| IV, 80 | | <i>Campus Stellae</i> ou <i>Compostela</i> | | |
| IV, 81 | | capilla mayor / Capilla Mayor | | |
| IV, 81 | | <i>canonigo</i> (1) | | (1) Chanoine |
| IV, 81 | | Relicario | | |
| IV, 81 | | Capilla de las Santas Reliquias | | |
| IV, 81 | | <i>custodia</i> (2) | | (2) Tabernacle |
| V, 83 | | « Alfonso Cela (Celita) tomara la alternativa de manos de Manuel Mejias (Bienvenida) » | | |
| V, 83 | | Espada | | |
| V, 83 | | <i>becerradas</i> | ou courses de <i>novillos</i> | |
| V, 83 | | <i>Novillos</i> | (jeunes taureaux) | |
| V, 83 | | Borla | (bonnet) | |
| V, 83 | | « tomar la alternativa » | | |
| V, 84 | | Plaza | | |
| V, 84 et 85 | | Palco | | |
| V, 84 | | Places de <i>sol</i> | | |
| V, 84 | | por Dios ! | | |
| V, 84 | | Corridas | | |
| V, 84 | | palco de las ordenes | | |
| V, 84 | | <i>Paseo</i> | (promenade) | |
| V, 85 | | <i>Cobarde</i> | (lâche) | |
| V, 85 | | <i>Montera</i> | (bonnet) | |
| V, 85 | | ce ne qu'une piqûre, un <i>pinchazo</i> | | |

| | | | | |
|-------------|--|--|--|----------------------|
| V, 85 | | Veroniquear | | |
| V, 85 | | « Es un valiente ! Es un corazón ! » | | |
| V, 85 et 86 | | flojo / flojos | (lâche, mou) | |
| V, 85 | | Puñales | | |
| V, 86 | | Diestros | | |
| V, 86 | | Volapié | | |
| V, 86 | | Estocada | | |
| V, 86 | | Ganado | | |
| VI, 87 | | <i>Miradores</i> | Les miradores sont des balcons de bois, clos par un vitrage, recouvrant complètement la façade. | |
| VII, 90 | | Aguadores | | |
| VII, 90 | | <i>He sido tratado como si fuera Gallego</i> | (On m'a traité comme un Galicien) | |
| VII, 90 | | Gallego | | |
| VII, 90 | | « Por aqui ! » | | |
| VII, 91 | | – Adonde vas, muchacha ? | | |
| VII, 91 | | – A Vigo | | |
| VII, 91 | | Muchacha | | |
| VIII, 92 | | <i>Burgas</i> | Les <i>Burgas</i> sont des sources thermales qui possèdent, dit-on, des propriétés thérapeutiques. | |
| VIII, 92 | | <i>Constipado</i> | adjectif qui en espagnol signifie enrhumé et non pas ce que vous pourriez croire | |
| VIII, 92 | | Monacillos | | (1) Enfants de chœur |
| VIII, 92 | | Santo Cristo | | |
| VIII, 93 | | Viva Jaime III ! – Viva la Monarchia portuguesa ! – Portugueses, menos charla y mas corazon ! – Viva Manoelinho ! | | |

Au regard du tableau ci-dessus, l'on peut constater que le nombre des mots/expressions espagnols reste très variable : 4, 5, 7 et 9 pour les quatre premières lettres, respectivement ; 24, pour la cinquième lettre, où Devos arrive à un certain climax dans cette espagnolisation illusoire de son texte. Il va sans dire que le sujet de la corrida explique la présence d'un champ lexical précis, parfois intraduisible. Pourtant, le lectorat belge resterait sans doute perplexe devant le manque de transparence de certains concepts. Dans la lettre VI, il n'y a qu'un seul mot en espagnol, « miradores », par ailleurs, difficilement traduisible, mais défini par l'auteur. Dans les deux dernières lettres, la VII et la VIII, Devos introduit 8 et 5 mots en espagnol, respectivement.

D'une manière générale, Devos ne sélectionne pas les mots qu'il décide d'écrire en espagnol et parmi ces derniers, lesquels il se décide à traduire ou pas. Nous convenons de la différente nature des mêmes et remarquons que la difficulté de compréhension pour un lecteur belge ne représente pas un critère de choix. Ainsi, parmi les mots qui ne sont pas traduits ou expliqués, certains peuvent fournir une couleur locale à l'ensemble (*chicas, Alameda, puñales*) ; d'autres, néanmoins, paraissent entraver la compréhension du texte original (*casa de baile, faroleros, palco, volapié, aguadores*). Des citations en espagnol restent également sans traduction hormis dans la lettre VII, « He sido tratado como si fuera Gallego (On m'a traité comme un Galicien) » que Devos songe de bien expliquer à ses lecteurs, en précisant : « dit l'Espagnol, comme nous disons : de Turc à More. D'où, dans l'amour-propre du pauvre Gallego, une blessure que le temps n'endort pas » (Devos, 1913, p. 90).

La lettre V est exceptionnelle : les mots espagnols disséminés dans le texte sont assez nombreux. Comme dans les exemples précédents, aucun critère n'est utilisé pour se décider à les traduire. C'est le cas de la citation suivante, tirée d'un journal local, que l'auteur ne traduit pas : « Alfonso Cela (Celita) tomara la alternativa de manos de Manuel Mejias (Bienvenida) » (Devos, 1913, p. 83) Aucun accent n'y est ajouté, comme dans le restant des mots espagnols. Tout nous porte à croire que la raison est simplement typographique.

Il nous semble laborieux de raconter le pourquoi de la présence de tous ces emprunts de l'espagnol dans les chroniques galiciennes de Devos. S'agit-il d'une simple exotisation ou d'un jeu ? A-t-il subi des pressions éditorialistes du journal, demandeur des chroniques, d'autant plus que la présence de la langue de l'Autre s'amplifie à partir de la première lettre ?

Qu'importe, lorsque les lettres, traduites en galicien, reviennent dans leur espace de création, s'engendre un problème éthique pour la traductrice : doit-elle celer des informations du texte de départ au lecteur de la langue cible, autrement dit, ignorer la présence de ces mots/expressions en espagnol et les traduire ? Doit-elle les laisser dans la langue originare, en l'occurrence l'espagnol, et faire une traduction diglossique ? Doit-elle proposer au lecteur galicien une lecture

traductologique de l'œuvre, la remplir d'une fonction critique et ne rien dissimuler au récepteur de la traduction quitte à amplifier le texte source d'explications et de précisions en note en bas de page ?

Rapprocher le lecteur de l'auteur et de son texte (Ricoeur, 2005), voilà comment la traductrice conçoit sa responsabilité et impose des limites à la manipulation du texte de départ. La traductrice s'approprie du texte, l'accommode, dans la terminologie de Paul Ricoeur, pour que les récepteurs galiciens retrouvent l'intention du texte source, son contexte culturel et historique, sa sensibilité originaire. La traductrice propose une perspective parmi d'autres, mais ôte toute exotisation à son texte pour des nécessités culturelles et politiques. Rendre au lecteur galicien une traduction saupoudrée des mots espagnols aurait trahi l'intention du texte de départ.

D'après Friedrich Scheleiermacher (2000), l'équivalence dynamique entre la communication établie entre traducteur/lecteurs en langue cible et écrivain/lecteurs en langue source est un idéal. Il considère qu'aucun traducteur ne peut prétendre à exprimer exactement la même chose que l'auteur original du fait des différences entre la langue de départ et la langue d'arrivée. Et ajoute : « Le lecteur de la traduction ne sera assimilé au meilleur lecteur de l'œuvre originale que lorsqu'il sera capable d'entrevoir et de comprendre progressivement avec précision, ainsi que l'esprit de la langue, l'esprit de l'auteur, tel qu'il se manifeste dans l'œuvre »³ (p. 75). Atteindre cet impossible demande de rapprocher le lecteur du texte en ayant recours aux notes en bas de page, en situant le texte dans son contexte pour pouvoir assimiler l'étrange.

L'idéal de Dryden, « produire le texte que le poète étranger aurait écrit, s'il l'avait composé dans notre langue » omet la figure du lecteur. Devos rédigea ses chroniques pour le lectorat belge de son journal, avec une intention exotisante, au moins au niveau linguistique. En rendant ses chroniques au lectorat galicien, l'on doit dépasser ce que George Steiner (2001) considère la troisième phase de l'herméneutique de l'appropriation : s'approprier de la signification étrangère et l'intégrer à une nouvelle matrice culturelle et linguistique. Éventuellement, comme l'indique Steiner, le mot et le signe phonétique, étant arbitraires, sont conservés dans le temps, ce n'est pas le cas du sens. Pour pallier cette perte, la traductrice reconstitue partiellement le texte original en note en bas de page, car une partie de l'étrangeté transmise par Devos à ses lecteurs reste d'actualité. Dans la traduction, nous manipulons le texte pour que le lectorat galicien le reçoive sans bruit : ses mêmes notes en bas de page décrivent l'ambiance culturelle, économique et sociale de la Galice du début du XXe siècle. Nous sommes l'Autre et l'Autre devient nous-mêmes. Comme l'indique Bhabha (2013), la traduction demeure ce « troisième espace qui représente un défi aux

³ Traduction personnelle de l'espagnol.

limites du moi dans l'acte de comprendre ce qui résulte liminaire de l'expérience historique, et de la représentation culturelle, d'autres peuples, temps, langages et textes »⁴ (p. 87).

3. Représenter l'Autre : « le défi aux limites du moi »

Prosper-Henri Devos, né à Bruxelles le 28 janvier 1889, mourut à la fin de la Première Guerre mondiale, le 3 novembre 1914. D'origine modeste, le manque de ressources conditionna sa formation autodidacte. Auteur d'une précocité remarquable, il fonda en 1908 la revue *La Belgique française* et collabora à différents journaux et magazines (*Le Tirse*, *Société*, *La Vie Intellectuelle* ou *La Revue de Belgique*) avec des articles sur les classiques de la littérature espagnole et des traductions en français.

Lettres de Galice sont huit articles que Devos publia dans le journal *L'Étoile belge*, entre septembre et octobre 1912. En 1913, les *Lettres* furent publiées comme annexe de son roman *Un Jacobin de l'An CVIII*. En 1917, à la mort de l'écrivain, les intellectuels galiciens traduisirent et publièrent les quatre premières lettres dans la revue *La Centuria*. En 1968, Xosé Ramón Fernández Oxea les traduisit en galicien dans un ouvrage qu'il intitula *Cartas de Galicia de Henri-Prosper Devos* (nous constatons l'erreur dans le nom de l'écrivain belge).

Il s'agit d'un document géographique et ethnographique, un récit qui se rattache à la tradition romantique de la littérature de voyage, provenant de l'Antiquité classique et du Moyen Âge. Le voyage constitue une ouverture sur le monde extérieur dans une double recherche, spatiale, d'autres peuples et d'autres cultures, et temporelle, pour remonter à l'origine des peuples, à leur spiritualité.

L'appellation de « lettres » inscrit l'ouvrage dans la tradition des Lumières inaugurée par Montesquieu. La forme et l'échange fictif entre les deux voyageurs séduit le lecteur. Prosper-Henri Devos puise dans cette tradition, mais il varie ses interlocuteurs, entre les « paivantes », autrement dit, les derniers défenseurs de la cause monarchique portugaise et le lectorat de *L'Étoile belge*.

Dans la première chronique, « Émigrants et émigrants », datée à Vigo, le 8 septembre 1912, Devos rend compte de la raison qui le conduisit en Galice : faire ses adieux au dernier convoi de contre-révolutionnaires portugais qui vont s'embarquer vers Rio de Janeiro après la défaite de Paiva Couceiro. Il s'y agissait de la raison du séjour de Devos dans la Péninsule comme correspondant du journal belge, et l'article devient l'apologie de ses hommes, « plusieurs centaines de pauvres diables perdant leur patrie pour avoir voulu en rendre une à un roi qui ne s'en souciait peut-être pas » (Devos, 1913, p. 74). Auprès de ces hommes, Devos distingue les émigrants galiciens et castillans, plongés dans la tristesse et la gravité de la perte de leur famille, de leur terre et au fil du temps de leur

⁴ Traduction personnelle de l'espagnol.

identité. Devos s'identifie avec la réalité de l'Autre, l'exilé, l'émigrant. La vision poétique et presque prophétique de l'écrivain belge sur l'émigration montre que Devos ne s'est pas contenté de décrire les événements ou de suivre le sort des paivantes jusqu'au port de Vigo, mais il se plonge dans la réalité sociologique, politique et culturelle de la Galice, jusqu'à ce que le moi devient l'Autre. Doté d'une sensibilité particulière à l'égard de la misère, Devos se faufile derrière les personnes et derrière les paysages pour éveiller un sentiment de grandeur et de solitude. En fait, malgré la gravité du moment, les émigrants et les émigrés semblent exaltés sous la plume de l'artiste.

La deuxième chronique, datée du 11 septembre à Vigo, est plus descriptive, moins émotive aussi. En effet, le ton devient moins grave et le regard porté sur la ville réveille plus de sensibilités chez le lecteur, pourtant l'Autre et le moi ne se confondent pas. C'est à partir de cette troisième lettre que les mots espagnols imprègnent davantage les chroniques de Devos. Datée du 12 septembre à Vigo et intitulée « Le rendez-vous nocturne », l'Autre et le moi se rapprochent, bien que la méconnaissance de l'espace et des coutumes lui rappelle constamment sa condition d'étranger : « Je traversai ma chambre de ce pas toujours un peu chancelant qu'impose à l'étranger la houle des planchers espagnols, et le battant que je tirai me découvrit mon voisin de table d'hôte, don Enrique, un Murcien plus Gascon qu'un Andalou antique » (Devos, 1913, p. 77). En effet, le narrateur-protagoniste est invité à assister à un duel dans lequel l'un des monarchistes portugais est contraint de préserver l'honneur du peuple portugais pour un malentendu. L'Autre observe les Autres, séparés par l'incompréhension et les velléités de l'Histoire. Suivant don Enrique, le narrateur s'introduit avec maladresse dans une réalité inconnue : « Je me reconnai, un peu confus de l'excitation qui m'avait rendu romanesques des allumeurs de réverbères » (p. 78).

Dans la quatrième lettre, du 17 septembre, le narrateur-protagoniste se trouve à Saint-Jacques de Compostelle, qui, à la différence de Vigo, est une ville austère, taillée dans la pierre, installée dans un temps passé, obscure et silencieuse. Le rapprochement physique et émotionnel avec l'Autre devient indéniable : dorénavant, l'Autre fait partie du moi et le partage d'expériences est sans équivoque. Il décide de voyager dans un train plus lent et moins confortable pour le plaisir de se mêler à « mes Gallegos » (p. 79).

Le contraste avec la première chronique est flagrant : dans celle-là, le chroniqueur s'adressait immédiatement aux derniers monarchiques portugais et qualifiait les Galiciens de « presque compatriotes » (p. 74). Entre le départ de ces derniers vers Vigo et la rédaction de la troisième chronique, neuf jours s'écoulent : le narrateur se rapproche de l'Autre, s'identifie avec lui et son regard se tourne de plus en plus empathique. En effet, à Vigo, il advient plus spectateur de la ville et de ses habitants qu'acteur. Cette attitude change au fur et à mesure qu'il progresse dans son pèlerinage galicien.

Sans aucun doute, c'est la sixième chronique où le rapprochement avec l'Autre devient plus évident. Le narrateur-protagoniste discute avec Felipe Yáñez, très possiblement un personnage inventé pour l'occasion, tout comme la rencontre. Intitulée « L'orgueil galicien », cette lettre n'est pas datée : le narrateur interrompt l'histoire, jusqu'ici linéaire de son voyage, pour offrir au lecteur une série de réflexions sur les Galiciens et leur pays. Il s'ouvre à l'Autre, prend conscience de son existence et se tourne vers la complexité et la misère des êtres qui peuplent un pays étendu, malgré lui, au-delà de ses frontières. En effet, l'émigration obligée de nombre accru de Galiciens fait de Buenos Aires, La Havane et Madrid, des villes galiciennes à part entière.

Pourtant, ce qui excelle dans cette lettre est le fait survenu dans un train en direction de Vigo : il intercède auprès d'une paysanne galicienne d'origine humble qui se fait tutoyer par un voyageur allemand. Des rivalités franco-allemandes de date lointaine remontent à la surface. Le narrateur belge ne doute pas en devenir l'Autre, un Français en l'occurrence, pour appuyer son action de rejet contre le voyageur allemand :

- Vous êtes Français ?

- Oui, dis-je, et comme vous êtes Allemand, il vaut mieux que nous en restions là.

L'homme rougit, se tut et me méprisa. Il avait raison. Mais comme mon dépit de passer pour un imbécile fut largement payé par le regard de gratitude de la *muchacha* ! C'est égal. Avez-vous jamais vu nos paysannes fondre en larmes en s'entendant tutoyer par un monsieur ? (Devos, 1913, p. 91).

Comme l'indique Paul Ricoeur en *Soi-même comme un autre* : « L'identité d'une personne, d'une communauté est faite de ces identifications-à des valeurs, des normes, des idéaux, des modèles, des héros, dans lesquels la personne, la communauté se reconnaissent. Le se reconnaître-dans contribue au se reconnaître-à » (Ricoeur, 1990, pp. 146–147). Le voyageur belge se reconnaît et finit par s'approprier de la misère et de l'humiliation du peuple galicien. L'acceptation de soi passe, comme l'indique Ricoeur, par l'acceptation de l'Autre. Pourtant, dans cette démarche, il s'enrobe de la nationalité d'un Français, pour mieux soutenir celui auquel il s'identifie davantage. Devos prend conscience de l'Autre du moment où il s'ouvre sur le monde, se tourne vers la complexité et la misère d'autrui.

Or, dans ce cheminement identitaire, le narrateur-protagoniste des chroniques atteint le summum de soi dans la dernière lettre, postée depuis Orense, la ville qui bâcle son périple galicien. A Orense, il rencontra un groupe d'intellectuels qui l'enrichirent à tout point de vue : « Je conservai d'Orense un souvenir attendri. Ici, les êtres m'ont retenu plus que les choses » (Devos, 1913, p. 92). Racontant son voyage, Devos se glisse dans la peau du narrateur-personnage de ses articles, se raconte soi-même aux lecteurs du journal belge. Au fur et à mesure que les

chroniques avancement, l'Autre remporte davantage de la place dans le récit du moi. De fait, le récit d'une expérience presque passive, observatrice des premières lettres se tourne active : le moi et l'Autre s'assemblent, car se penser « soi-même » comme un Autre entraîne l'Autre à devenir constitutif de ma propre identité.

4. Conclusion

Prosper-Henri Devos se rattache avec ses *Lettres de Galice* à une tradition qui présente les noms des illustres voyageurs européens infatigables à la recherche d'autres peuples et d'autres cultures, dans une errance pas toujours exempte de préjugés et de chimères. Le voyage littéraire décèle son origine dans la nécessité d'explorer un triple espace : l'espace personnel, l'espace de l'Autre et l'espace de l'Histoire.

Quand Devos arrive sur la péninsule, il est un être tourmenté par un déterminisme social qu'il considère injuste. En recherche permanente de lui-même et d'une réalité qui le déborde, Devos parvient une fois de plus à se libérer par l'écriture, à dépasser la réalité pour être témoin d'une autre société, des personnes et des lieux, qu'il soustrait à son tour de l'oubli. Grâce à un esprit ouvert et libéral, Devos peut entrer dans l'espace de l'Autre, accepter la différence avec ironie et sarcasme, également avec beaucoup de respect et de bienveillance. Il parvient à dépeindre la beauté des lieux qu'il traverse, de même leur laideur, la simplicité des gens, l'humilité, et à décrire un pays qui, à l'aube du XX^e siècle, était loin d'embarquer dans le train de la modernité. Mais ce n'est pas pour cela qu'il s'inscrit dans le récit d'un pays archaïque ou conventionnel.

Devos entre enfin dans l'espace de l'Histoire grâce aux images qui découlent de son expérience galicienne, sans idolâtrie, sans tomber dans le stéréotype ou dans le complexe de supériorité des autres voyageurs précédents.

Vol constant vers le passé, évasion permanente de l'écrivain vers l'imaginaire devant une réalité, celle de sa propre vie, qui submerge et mutilé l'écrivain comme créateur d'autres vies, les *Lettres de Galice* attrapent l'écrivain belge dans un autre espace-temps, loin de la modernité et de la civilisation européenne. Dans la recherche de lui-même, l'auteur conçoit une réalité qui le transcende, celle de la littérature elle-même. L'écriture libère l'écrivain de la fracture socioculturelle et de l'insatisfaction dans laquelle il vit en permanence. À son tour, Devos sauve les êtres et les choses qui se croisent dans sa vie de disparaître sans h(H)istoire.

Références

- Alonso, L. (2013). Análise da tradución literaria cara o galego. Fitos e tendencias nos primeiros anos do século XXI. Retrieved May 2, 2020, from http://ruc.udc.es/dspace/bitstream/handle/2183/13525/CC_134_art_6.pdf;sequence=1.
- Bhabha, H. K. (2013). *Nuevas minorías, nuevos derechos*. Buenos Aires: Siglo Veintiuno.
- Delisle, J. (1993). *La traduction raisonnée (Manuel à l'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français)*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.

- Devos, P.-H. (1913). *Un Jacobin de l'An CVIII (Lettres de Galice en annexe)*. Bruxelles: Librairie Moderna.
- Even Zohar, I. (1996). A posición da traducción literaria dentro do polisistema literario. *Viceversa*, 2, 59–65. Retrieved April 10, 2019, from <http://webatg.webs.uvigo.es/viceversa/files/2/polisistema.pdf>.
- Fernández Oxea, X. R. (1968). *Cartas de Galicia de Henri-Prosper Devos*. Vigo: Galaxia.
- González Millán, X. (1995). Cara a unha teoría da traducción para sistemas literarios marxinais. A situación galega. *Viceversa*, 1, 1995, 63-72. Retrieved May 2, 2020, from http://webatg.webs.uvigo.es/viceversa/files/1/vi_1_gonzmill.pdf.
- Hurtado Albir, A. (1990). La fidelidad al sentido: problemas de definición. In Collectif. *II Encuentros Complutenses, en torno a la Traducción* (pp. 57–63). Madrid: Universidad Complutense de Madrid.
- Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil.
- Ricoeur, P. (2005). *Sobre la traducción*. Buenos Aires: Paidós.
- Rieu, J. (1995). *L'Esthétique de Du Bellay*. Paris: Sedes.
- Scheleiermacher, F. (2000). *Sobre los diferentes métodos de traducir*. Madrid: Gredos.
- Steiner, G. (2001). *Después de Babel (Aspectos del lenguaje y la traducción)*. Madrid: Fondo de Cultura Económica.